

## **« Chouraqui et Claudel, deux poètes en dialogue face à Israël »**

### **Par Michaël de Saint-Cheron**

*Conférence à l'Alliance Israélite Universelle, rue Michel-Ange, Paris 16<sup>e</sup>, dimanche 13 mai 2012, lors d'un Hommage à André Chouraqui.*

André Chouraqui, Paul Claudel, deux poètes, deux écrivains, deux traducteurs et lecteurs de la Bible. Il m'est un honneur particulier que de devoir parler ce soir devant vous, Madame, d'André Chouraqui sous l'angle du dialogue qu'il eut avec le poète Paul Claudel. Son nom me relie déjà à Malraux, à l'Alliance en son centenaire et à la traduction de la Bible. Malraux, dans son livre ultime *L'Homme précaire et la littérature* compara certains versets traduits par Chouraqui à des « versets claudéliens ». Il avait lu les premiers volumes de sa traduction de la Bible et considérait son entreprise comme une « grandiose aventure de l'esprit ».

Le dialogue entre ces êtres hantés par la Bible fut grand, colossal, autant qu'il est méconnu ou inconnu car pas lu ou pas compris ou pas entendu.

À deux ou trois reprises, je rencontrais André Chouraqui, la dernière fut au sujet de son livre *La reconnaissance*, en mai 1992, sur les rapports de l'Eglise avec l'Etat d'Israël. Ce jour-là, le 7 mai, il y a pratiquement vingt ans aujourd'hui, Chouraqui m'était reconnaissant dans sa dédicace pour ce qu'il avait la gentillesse d'appeler mon « action pour la paix entre fils d'Abraham ». Puissent ces paroles d'aujourd'hui n'être pas indignes de sa confiance d'alors !

Dans *Le Destin d'Israël*, est repris dans son intégralité ses entretiens avec Paul Claudel minutieusement annotés par nos amis Bruno Charmet et Yves Chevalier, qui ont rajouté la lettre de Claudel à Jacques Maritain, alors ambassadeur près le Saint Siège du 13 décembre 1945. La voix du poète se fit prophétique : « Rien actuellement n'empêche plus la voix du Pape de se faire entendre. Il me semble que les horreurs sans nom et sans précédent dans l'Histoire commises par l'Allemagne nazie auraient mérité une protestation solennelle du Vicaire du Christ. Il semble qu'une cérémonie expiatoire quelconque, se renouvelant chaque année, aurait été une satisfaction donnée à la conscience publique. Nous avons beau prêter l'oreille, nous n'avons rien entendu que de faibles et vagues gémissements<sup>1</sup>. »

Claudel acheva son message par l'image du sang des 6 millions de victimes juives du nazisme : « C'est ce sang dans l'affreux silence du Vatican qui étouffe tous les chrétiens. La voix d'Abel ne finira-t-elle pas par se faire entendre ? »

Venons-en au dialogue des deux hommes. Claudel dit : « Je suis le premier écrivain après Léon Bloy à rappeler au monde la grandeur d'Israël. » Claudel sûrement, Chouraqui peut-être, ont pu oublier volontairement ou pas Charles Péguy, l'admirable Péguy mort trop tôt en 1914 parmi les premiers tués de la Grande Guerre à 41 ans. Les podromes de l'antisémitisme virulent de l'entre-deux guerres, Péguy les combattit durant l'affaire Dreyfus et publia l'un des plus grands livres du XX<sup>e</sup> siècle *Notre jeunesse*. La Shoah ni le retour des juifs en Palestine n'étaient pour Péguy des notions intelligibles même si Herzl fut son

---

<sup>1</sup> Parole et Silence, 2007, pp. 240-241. Les entretiens dont sont tirées la plupart de nos citations sauf mention contraire, se trouvent aux pp. 223-239.

contemporain. Pourtant les remarques de Claudel à Péguy après avoir lu l'ouvrage que le gérant des *Cahiers de la Quinzaine* lui envoya dès sa sortie en 1910, sont éloquentes du Claudel de cette époque :

« Toute cette partie du livre si belle, si éloquente, où vous parlez des Juifs et de Bernard Lazare a arraché de force mon admiration, bien que je sois fort peu sympathique aux thèses et aux gens que vous soutenez. Quel dommage de trouver un vrai Français, un soldat de saint Louis (je pense à vos admirables pages que le péché mortel) combattant avec des gens qui ne sont pas de sa race contre la sienne, avec des gens tout primitifs et imbus de la malédiction de Dieu<sup>2</sup>. »

On peut comprendre qu'André Chouraqui fut plus proche de Claudel que de Péguy, le poète si pur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Et pourtant... Chouraqui fut l'incarnation même pour Claudel du Juif de la résurrection du peuple juif en tant qu'Etat d'Israël. Entre les deux hommes il y avait la littérature, la poésie mais aussi la politique dans son acception plus diplomatique, puisque Chouraqui fut vice-maire de Jérusalem sous les mandatures de Teddy Kollek.

Il nota dans ses dialogues ce qui sépare tout de même les visions de Claudel et de Herzl. Marquant le caractère laïc et universel du premier par rapport au caractère catholique et mystique du second. Herzl aurait imaginé Jérusalem siège de l'ONU, et Claudel y aurait vu la capitale mystique et spirituelle du judaïsme et du christianisme, oubliant au passage les musulmans, alors que Chouraqui, lui, fut le héraut de la fraternité entre les trois religions du Livre, parce qu'il parlait non seulement hébreu mais aussi arabe et français parmi d'autres langues occidentales. Mais deux furent des langues maternelles et la troisième, l'hébreu, fut disons sa langue paternelle.

Il est intéressant de considérer aussi l'approche de Chouraqui et celle de Levinas par rapport à Claudel. Le philosophe consacra trois études au poète catholique : « Personnes ou figures », « Une voix sur Israël », « La poésie et l'impossible<sup>3</sup> », le plus long des trois, qu'il livra au *Bulletin de la Société Paul Claudel* en janvier 1969 et qu'il consacra au volume 7 des *Cahiers Paul Claudel- La Figure d'Israël*<sup>4</sup>. Il se montra davantage en accord avec le poète après la lecture de ce cahier exemplaire qui ne taisait pourtant pas la période anti-judaïque de Claudel. Levinas invite son lecteur à lire « les extraordinaires pages intitulées « les Patriarches », [...], pour mesurer les effets de certains rapprochements quand ils restent intérieurs à l'Ancien Testament. Exégèse personnelle, souverainement méprisante pour les appauvrissements de sens par lesquelles la critique historique rétablit la cohérence des Ecritures (...) ».

En effet, Chouraqui qui connaît les textes antijudaïques de Claudel n'oublie pas ses mots écrits à Suarès dans une lettre du 3 janvier 1906 : les « Juifs ont sur Dieu un droit non seulement naturel du fait qu'ils sont ses créatures, mais en quelque sorte juridique du fait d'actes et d'écritures en bonne et due forme, Dieu leur a remis entre les mains un titre sur lui, un « chirographe<sup>5</sup> ». »

---

<sup>2</sup> Citée par Henri de Lubac et Jean Bastaire, *Claudiel et Péguy*, Cerf, 2008, p. 131.

<sup>3</sup> Ces trois textes sont repris dans *Difficile liberté*, biblio essais, LGF.

<sup>4</sup> Gallimard, 1968.

<sup>5</sup> Paul Claudel, André Suarès, *Correspondance*, NRF, p. 62.

Ni Levinas, ni Chouraqui, ni Vigée, ni Darius Milhaud, son ami, ni tant d'autres, n'ont pu être insensibles à la spécificité absolue que Claudel donna à ce que nous appelons la Shoah. Comme le dit Levinas, « Il met à part le martyr d'Auschwitz<sup>6</sup> ».

Chouraqui pour sa part en revint à ce qui comptait le plus pour lui, Israël et il montrait l'abîme qui opposait Claudel à Massignon, qui, dit-il, « était allé se jeter théâtralement aux pieds de Pie XII pour le supplier d'empêcher le sacrilège de laisser tomber Jérusalem et Nazareth sous la souveraineté juive. Claudel, lui, trouvait des raisons suffisantes dans la Bible et dans l'histoire pour justifier l'action sioniste<sup>7</sup>. »

Sans nul doute, Massignon avait-il pressenti que la réconciliation entre Juifs et Arabes n'étaient pas pour son lendemain à lui. Puisse celle avec les Palestiniens avoir lieu de notre vivant !

Claudel face à son jeune ami Israélien se fit hallucinant, habité, comme hanté, lorsqu'il explorait les voies qui liaient à jamais juifs et chrétiens.

« Pour la première fois, l'Eglise demande un service à Israël. Pour la première fois, elle lui remet, en Palestine, sa maison, les clés et la garde de sa maison.

C'est pourquoi j'ai suggéré qu'Israël prît l'initiative de reconstruire le Saint Sépulcre. Il devrait répondre par un geste prouvant au monde entier qu'il accepte ce rôle de gardien des Lieux Saints. [...] Il accomplirait ainsi son rôle et sa mission de fils aîné de Dieu, de gardien des lieux dont l'Eglise lui remet la garde et l'honneur. »

Et Claudel d'ajouter goguenard :

« Vous savez sans doute que le Saint Sépulcre se trouve en Palestine arabe et sans la garde des Arabes. »

On croit rêver à lire ces lignes même soixante après. D'abord, l'Eglise ne demande rien, n'a rien demandé à Israël, ensuite, cette demande si elle avait été prise au mot par les Israéliens, n'aurait-ce pas été un crime de lèse majesté aux yeux de l'Eglise justement que de se croire investi d'une mission qui n'aurait pu être leur que si le Vatican avait fait une demande en ce sens ? Il est pour le moins surprenant que Claudel ne se pose pas ou ne pose pas à son hôte israélien la question du Temple... Enfin, le rêve fou du poète n'aurait jamais pu, dans le meilleur des mondes, n'être qu'un acte vis à vis de l'Eglise catholique, à la rigueur des églises orthodoxes mais nullement vis à vis des multiples Eglises protestantes qui, à l'exclusion de certaines sectes pro sionistes, n'attachent pas la moindre importance aux lieux, car pour elles il n'y a pas de lieux saints.

On voit donc que Claudel confiait dans une sorte de délire mystique sans doute admirable à l'égard de l'Etat juif, des prérogatives qui non seulement n'étaient nullement les siennes mais de plus que personne au monde ne leur eût confiées !

Voyons l'histoire ! Il fallut trente ans après la mort de Claudel pour que l'incroyable acte de Karol Wojtyła-Jean-Paul II s'accomplît : qu'un pape entre dans une synagogue pour venir prier avec les juifs ! Il fallut encore près de six ans pour que le Vatican et l'Etat d'Israël signent un « Accord fondamental sur la Terre sainte » le 30 décembre 1993. Ne demandons pas où en est l'accord vingt ans plus tard alors que la situation entre Israéliens et Palestiniens n'a fait que se dégrader. Finalement, ce ne fut que quarante-cinq ans après la mort du grand poète que le premier pape de l'histoire après Pierre ne pose son pied en Eretz Israël en tant qu'Etat juif, car le voyage éclair et proprement inadmissible de Paul VI en 1965

---

<sup>6</sup> *Difficile liberté, op. cit.*, p. 200.

<sup>7</sup> *L'Amour fort comme la mort. Une autobiographie*, Robbert Laffont, 1990, pp. 405-406.

n'était pas un pèlerinage en Terre sainte mais une mauvaise farce à l'encontre non seulement des Juifs israéliens et des juifs du monde entier mais je dirais surtout des catholiques qui travaillaient depuis la guerre et l'après-guerre à reconstruire les liens avec les Juifs. Ce voyage papal de 2000 - dont André Chouraqui fut un témoin d'exception autant qu'un témoin exigeant - accomplit d'une certaine manière le vieux rêve de Claudel allié à celui de Chouraqui lui-même. Le poète eût-il imaginé la prière au Kotel, le mur occidental du Temple disparu ?

Ce dialogue entre Chouraqui et Claudel fut l'un des plus puissants qu'il y eut entre un visionnaire utopique et un traducteur-poète qui connut vite la dure réalité du terrain pour ne pas trop rêver mais tenter déjà que les hommes et les femmes de trois religions antagonistes vivant sur la même terre puissent déjà se comprendre.

Celui qui convoquait Claudel autant que Bahhyah ibn Pequda, qui convoquait dans un même élan, une même vision de l'histoire juive et universelle : Abraham ou Moïse, Isaïe et Jésus, R. Aqiva ou Ibn Sînâ – Avicenne, Muhammad ou le Mashiah d'Israël et des nations, qui pouvait parler aux juifs laïques ou orthodoxes, aux chrétiens de toutes obédiences, aux musulmans, dans leurs langues, aux sommités du Talmud aussi bien qu'aux papes et aux muftis, mais aussi aux agnostiques ou aux adeptes d'autres spiritualités, incarnait ce que le judaïsme a de plus universel en amenant chacun des trois protagonistes des trois religions du Livre à s'interroger sur qui est l'autre...

Toute la vie, toute l'œuvre d'André Chouraqui est mue par l'amour des humains autant que par la connaissance de leurs racines communes. Ce partage dans la connaissance et le dialogue entre les êtres étaient à ses yeux l'unique chemin du Shalom.